SANS-SOUCI, Volontaire de l'armée de Buonaparte, à SANS-QUARTIER, *Invalide à Paris.*

VIVE LA RÉPUBLIQUE ! Cinquante coups d'étrivières reçues en son nom, et quinze jours d'esclavage, valent encore mieux qu'une jambe emportée, sur-tout quand la provision des jambes de bois est épuisée ; oui, brave *Sans-Quartier*, *Sans Souci* est toujours républicain un et indivisible.

« Mais, citoyens Arabes, disois-je à ces frères égarés, nous sommes venus vous apporter la liberté, et vous nous traitez en esclaves !... Dieu est Dieu... Le ciel confonde les Papistes !... Vive le peuple qui professe l'Islanisme et le Mahométisme. Buonaparte, qui n'est point un imposteur, vous a déclaré avec loyauté, qu'il étoit l'envoyé du grand Mahomet..... Faut il traiter avec cette inhumanité les compagnons de sa mission divine ?.... Nous sommes les amis fidelles du grand-Seigneur.... Nous ne lui avons point déclaré la guerre.... Si nous nous emparons de ses états, c'est qu'ils se trouvent sur la route de Londres, c'est pour jouer pièce à M. Pitt..... Nul de vous n'est plus arabe dans le cœur que Buonaparte et notre Directoire.... Ils nous ont toujours fait faire la guerre en arabes.... » Et à chaque fois que je prononçois le nom de Buonaparte et du Directoire, les coups d'étrivières redoubloient : que le ciel les leur rende !

« Eh bien, m'a dit le brigand de Pacha, qui m'avoit fait prisonnier, si tu n'es plus un chien de chrétien, si tu veux que nous croyons à ton apostasie, et te donnions la liberté, fais-toi recevoir musulman. -- Musulman ! mais c'est tout ce que Sans-Souci désire. C'est pour nous faire musulmans que Buonaparte vouloit nous envoyer en pélerinage à la

Mecque, lorsque vous nous avez coupé le chemin. -- Suis-moi donc de ce pas à la Mosquée, et l'on t'y recevra dans la religion des Musulmans ».

J'avois lu dans les proclamations de nos généraux, que les Musulmans avoient à eux seuls des régimens de femmes, tandis qu'en France on a tant de peine à en conserver une; je me voyois déjà possesseur d'une centaine de Houris; et je n'avois pas assez de jambes pour suivre mon Pacha; mais comme j'eus lieu de me repentir de mon impatience! Comme je fus honteux et désespéré quand je vis l'appareil de la fête! Ne voulurent-ils pas me circoncire?... « Frères et amis, m'écriai-je aux opérateurs, je ne mérite point tant d'honneur encore... Je ne suis point en état de grâce..... Laissez-moi quelques jours pour me préparer à cette pieuse cérémonie par le jeûne et les macérations!... Mahomet est content du jeûne que tu as fait à l'armée, répliqua mon Pacha, quant aux macérations, si tu crois que les cinquante coups d'étrivières que tu viens de recevoir ne suffisent pas, ta dévotion va être satisfaite..... Eh non, non! repris-je, vous ne m'entendez pas : un peu de tolérance, de pudeur, d'humanité !.... » Mais ces fanatiques sont sourds à mes cris, ils se jettent sur moi, et crainte de plus grand malheur, je suis contraint de les laisser consommer le sacrifice, d'entendre leurs prières, et de recevoir leurs félicitations.

A peine guéri, ils m'offrent de servir dans leur armée. Tu connois *Sans-Souci*, et devines aisément sa réponse. » Que veux-tu donc que nous fassions de toi, me dit mon Pacha; ta conversion nous fait trop d'honneur pour que nous exposions notre gloire et ton salut en te renvoyant à ton Buonaparte. Choisis parmi nous une occupation, un emploi : veux-tu qu'on te confie un sérail?... Un sérail, repris-je avec vivacité, ouï, ouï! confiez-moi un sérail; il sera bien gardé. Je jure, foi de républicain, d'y être chaste comme une vestale de l'opéra, comme

la femme de l'ancien et du moderne César. --- Ta chasteté n'est pas ce qui m'inquiète, répliqua en souriant mon Pacha; je te réponds, moi, de n'être pas plus jaloux que ton invincible. Votre Directoire ne pouvoit nous envoyer plus à propos des Européens et des blancs. Ces Africains sont si grossiers, si peu galans envers nos femmes! --- Oh! Sans-Souci saura s'en faire aimer; il est Français. --- Eh bien à demain ton installation. Provisoirement veux-tu connoître ce que tu auras à faire? Ah! mon cher Sans-Quartier, quelle jolie collection cet infidelle m'a montrée! « il faudra, m'a-t-il dit, parfumer cette blonde, baigner cette brune, coiffer celle-ci, habiller celle-là, promener cette petite, faire danſer cette autre, conter des histoires tendres à cette Georgienne aux yeux d'azur, chanter des couplets gaillards à cette Indienne aux yeux d'ébène. --- Reposez-vous sur *Sans-Souci*, lui dis-je en sortant de ce palais enchanté, et en fixant la tendre Georgienne qui me regardoit avec intérêt, ces belles seront parfumées, lavées, habillées et déshabillées dans le dernier goût. Je les ferai marcher, chanter, danser et cabrioler à la mode de Paris. C'est-là que les femmes sont charmantes et les hommes heureux! --- Pourquoi donc l'as-tu quitté? --- Par amour pour la liberté! --- Comment! On n'est donc pas libre à Paris? --- Eh où sera-t-on libre, si on ne l'est pas à Paris! (Peste, mon cher Sans-Quartier, il ne faut pas montrer aux étrangers le revers de la médaille!) chaque jour, ajoutai-je, le gouvernement déclare que le peuple est libre, républicain et souverain. --- Souverain! c'est donc le peuple qui fait lui-même ses lois. --- Pas tout-à-fait, ce sont des patriotes qui se sont successivement appelés Assemblée constituante, Convention, Corps législatif, n'importe. Le peuple se soumet d'avance et aveuglément à tout ce que commandent ces patriotes, attendu qu'ils ont déclaré qu'ils représentoient la volonté de la nation, et qu'ainsi la nation doit s'engager à vouloir tout ce

qu'ils voudront, pour que leur volonté puisse être l'expression de la volonté générale. --- Entendons-nous : le peuple les choisit donc parmi ceux qui pensent comme lui. --- Nullement ! S'ils pensoient comme le peuple, on les feroit déporter et fusiller sans jugement comme Royalistes. Il faut qu'ils pensent comme les républicains du Directoire ; c'est-là que siége l'élite des patriotes et des hommes libres. --- J'aime les traits de dévouement et de patriotisme. Cite-moi quelqu'un de leurs hauts faits. -- Ils font guillotiner et fusiller sans pitié quiconque ose dire que la France n'est pas libre. Le peuple a voulu leur refuser sa confiance et ses suffrages, ils ont mitraillé le peuple, et se sont élus eux-mêmes. Les lois qu'ils avoient juré d'observer, entravoient le char de la révolution, et ils ont violé les lois pour se sauver et sauver la république. C'est-là se dévouer avec courage ! - - Il peut être beau de traîner malgré eux les peuples au bonheur ; mais leur dire qu'ils sont souverains, républicains et libres ! --- Les Français sont libres de dire et de faire tout ce qu'il plaît au Directoire qu'ils fassent et qu'ils disent !.... --- J'entends : sont-ils heureux du moins ? -- Heureux ! il n'y a que les contre-révolutionnaires qui veulent que le peuple soit heureux pendant la révolution. Les Francais ne seront heureux qu'à la paix générale, lorsque tous les despotes couronnés auront disparu de la surface du globe, pour faire place à des républiques libres et indépendantes, comme celles dont le Directoire nomme les magistrats et retire de fortes contributions. --- Il faut pardonner à votre gouvernement ses prodigalités, si ce sont les peuples vaincus qui en font les frais ; le Français est donc exempt d'impositions ? -- Au contraire, un camarade m'écrit de Paris que dans aucun temps elles ne furent ni si multipliées, ni si exhorbitantes ; mais il n'y a que les Royalistes & leurs journaux qui s'en plaignent : aussi seront-ils déportés & fusillés avec les députés qui vouloient faire passer dans le Directoire leur éco-

nomie & leur avarice. Depuis qu'ils ſont chaſſés, le Directoire a chaque jou r obtenuun nouvelimpôt de leurs généreux ſucceſſeurs. -- Peut-être vaut-il mieux encore contribuer de ſa bourſe que de ſa perſonne ; les citoyens ſont ſans doute exempts d'aller à la guerre ? -- Exempts ! c'étoit bon dans ce ſiècle de préjugés où une caſte infame avoit uſurpé le privilége excluſif d'aller ſe faire tuer au champ d'honneur à la première déclaration de guerre. Aujourd'hui tout Français eſt contraint de s'enrôler volontairement ; auſſitôt qu'il a vingt ans, on lui donne un fuſil, un havreſac garni vaille que vaille, puis *en avant ! marche !* .. En voilà près de deux millions qui ont diſparu en moins de ſix ans, & çà ne fait qu'encourager les autres. -- Mais combien a-t-il péri à la guerre de ces Repréſentans & Directeurs qui forment votre république ? -- La guerre n'en a pas, grâce au ciel, moiſſonné un ſeul. Ceux qui ſont morts ont péri ſur l'échafaud, & ce ſont leurs collégues & leurs amis qui les y ont traînés. -- Belle perſpective ! mais n'ai-je pas lu dans une des feuilles que tu m'as prêtées, que le jour où ils déclarèrent avec enthouſiaſme la guerre au Roi de Naples & par conſéquent à l'Empereur, ils ne bornèrent pas leur courage à jeter leurs toques en l'air, mais qu'ils firent jouer à leur muſique une marche militaire, & ſortirent de leur ſalle pleins d'un beau tranſport & au pas de charge ? -- Ils alloient dîner au Palais-Royal à un louis par tête, aux dépens & à la ſanté des citoyens Francais. Nos Députés & nos Directeurs ſe ſont exemptés d'aller à la guerre par un article exprès de la Conſtitution qu'ils ont faite. -- Qu'entends-tu par la Conſtitution ? -- Comment ! c'eſt le pacte ſocial ; il renferme les conditions d'après leſquelles les dépoſitaires de l'autorité doivent gouverner & les peuples obéir. -- Fort bien ! & ces conditions ſont ſans doute obſervées de part & d'autre avec la même fidélité. -- La république ſeroit perdue, ſi les autorités conſtituées avoient la bonhommie de ne gouverner que d'après les lois de la

Conſtitution. Qu'elles ſoient ſacrées pour le ſouverain, rien de plus naturel ; mais ſes mandataires n'ont guère de reſpect que pour les articles relatifs à l'exiſtence d'un Directoire & d'un Corps Légiſlatif. Quant à ceux qui déterminent les droits des citoyens, les limites des différens pouvoirs, la liberté des élections, la nomination des députés & des magiſtrats, la garantie des membres du Corps Légiſlatif, du Directoire, & des ſimples citoyens, l'indépendance du pouvoir judiciaire, la reſponſabilité des premiers fonctionnaires publics, le montant de leurs indemnités, la liberté des cultes & de la preſſe, ils ont trouvé plus commode de les ajourner au moins juſqu'à la paix. Ainſi ils declarent étrangers ceux que la Constitution déclare citoyens, ils destituent les juges qui ne veulent pas acquitter ou condamner ceux que le Directoire a intérêt de faire condamner ou abſoudre ; ils font déporter et fusiller sans jugement les députés qui ne décrètent pas d'enthousiasme les impôts et les mesures de salut public que le Directoire demande ; ils ne reconnoissent pour légalement nommés, que les députés qui leur sont agréables ; ils choisissent eux-mêmes les magistrats dont la Constitution garantit au peuple la nomination ; ils font décréter que les individus qu'il leur plaira d'accuser de certains délits, seront enlevés à leurs juges naturels, et condamnés par des commissions militaires ; ils déclarent conspirateurs ceux qui les accusent de se mettre au-dessus des lois ; ils autorisent les députés à prendre sur les impositions le double du traitement que la loi leur assigne, attendu qu'ils ont un double mérite, puisqu'ils ont doublé les charges de la nation ; ils déportent les écrivains et les prêtres qui jouissent de la confiance du peuple ; ils imposent ſilence à l'opinion publique, attendu qu'elle les proscrit ; enfin ils déclarent en état de siége des communes et des départemens pour les mettre hors la constitution et les lois, mais ils n'ont pour but, à ce qu'ils assurent, que de garantir un

jour au peuple l'exercice de sa souveraineté et la liberté des opinions politiques et religieuses. --- En quoi consiste donc ta république, si la constitution n'y est pas la loi de tous ? --- Elle consiste en ce que c'est le parti des directeurs qui l'emporte et non celui des Royalistes. --- On appelle donc Royalistes en France ceux qui veulent que dans l'état les premiers magistrats soient les premiers soumis aux lois, et républicains ceux qui veulent que les lois soient soumises à l'arbitraire des Magistrats ? Je ne m'étonne plus que votre gouvernement voie par tout des Royalistes ; chez une nation si brave les esclaves doivent être peu nombreux. --- Ah ! ſi vous parliez en France avec cette liberté, une Commiſſion militaire vous auroit bientôt prouvé que le peuple eſt libre. --- Je doute que tes Directeurs euſſent une autre réponſe à me faire. -- Il faut fuſiller ceux qui ne veulent pas que nous ſoyons libres, voilà mon avis. --- Il faut donc commencer par ceux qui, en violant ouvertement & arbitrairement la Conſtitution, ſe déclarent les ennemis de la république & de la liberté. -- Mes camarades & moi nous ne ſommes pas politiques ; nous ſavons nous battre pour la liberté, & laiſſons les ſavans ſe diſputer ſur les bonnes ou mauvaiſes lois. -- Mais ſi votre intention eſt de vous battre pour la liberté, encore faut-il ſavoir ſi c'eſt pour ſa cauſe que vous verſez votre ſang. Un auſſi grand ſacrifice doit au moins être éclairé, puiſqu'il eſt volontaire. --- Volontaire ! Eh ! peut il l'être quand un Francais ne peut quitter l'armée ni refuſer de s'y rendre, ſans s'expoſer à être fuſillé comme émigré, ſans réduire ſa famille à la mendicité ? --- Quoi ! les ſoldats de la liberté ſont donc auſſi portés ſur ces liſtes de proſcription ? -- Il n'eſt pas un Francais, pas même un Directeur, qui puiſſe répondre que dans huit jours il n'y ſera pas inſcrit, quoiqu'il ne ſorte pas de la France ; ainſi fuſillé pour fuſillé, il vaut autant l'être par un Anglais, un Ruſſe ou un Arabe, que par un Francais. On a du moins l'eſpoir de ſe défendre. -- Je ne ſuis plus étonné

que tes camarades quittent ſi aiſément leur patrie, & faſſent dans les combats des prodiges de valeur; quand on a une pareille exiſtence, on doit peu redouter la mort. Mais pourquoi ne ſavent-ils pas acheter une vie libre & heureuſe, au prix dont ils payent une mort affreuſe & miſérable? Si nos voyageurs alloient l'un après l'autre à la Mecque, ils ſeroient ſucceſſivement dépouillés par les Arabes du déſert; mais ils ſe réuniſſent en caravane, marchent au-devant des brigands & en font juſtice. -- Que voulez-vous? on a tellement diviſé les Francais, que tous les individus ſouffrent en ſilence & que perſonne ne s'entend. -- Je les plains: (concois-tu, brave *Sans Quartier*, combien il eſt humiliant pour un héros Francais, d'être plaint par un chef d'Arabes!) je les plains: mais en attendant que l'intérêt & le courage les réuniſſent, reſte avec moi; tu ne manqueras de rien, & dans peu tu auras la graiſſe & l'embonpoint d'un Repréſentant. Tu m'as dit qu'on te nommoit jadis *cœur de roi*, on te nommera *cœur de député*. --- Point de raillerie ſur l'article du courage; *Sans-Souci* veut conſerver juſqu'au dernier ſoupir ſa valeur & ſon intrépidité. -- C'eſt ce que nous verrons après deux mois de la vie qu'on te prépare, mais ſonge que demain tu entres en fonction, & prépare-toi pour la réception.

Je suis déjà tout préparé, repris je en moi même, je ne me doutois guère de l'espèce de réception dont il s'agissoit. Je dévorois en espérance les appas des jeunes innocentes dont je devois perfectionner l'éducation. Heureux *Sans Souci*, me disai-je, comme tu vas réparer le temps perdu! bonne table, excellentes liqueurs, lit délicat, minois appettissant!... Ah! c'est bien à présent que tu peux te dire *le roi*, chut! *le directeur* des *Sans-Souci*!... et je rappelois à ma mémoire les différens traits de mes futures maîtreſſes. A laquelle commencerai-je à faire ma cour? comment m'y prendrai je pour qu'elles ne ſoient point jalouses? ma nuit ſe paſſe dans une douce agitation; je me repréſente tour à tour chacune de mes bien-aimées, je me

fais le tableau de toutes les jouiſſances qu'elles me promettent. Mon imagination ſe promène dans des idées délicieuſes, ou dans des rêves plus charmans encore. Comme j'avois oublié la guerre & la révolution, le Directoire & la liberté, Buonaparte & mes cinquante coups d'étrivière ! le ciel m'en a bien puni ; quel réveil il me préparoit ! je me croyois entre les bras de la tendre & ſenſible Georgienne, & je me trouve entouré de bourreaux qui ſe diſpoſent à inſtrumenter. » Mes chers frères en Mahomet leur criai je avec effroi, de grâce! un moment ! arrêtez !...» Mais les monſtres me ſaiſiſſent & me garottent ; ils étalent leurs horribles inſtrumens ; l'un d'eux s'approche armé d'un acier homicide. Mes cris redoublent : au ſecours ! on m'aſſaſſinne ! je ſuis mort ! .... Je l'étois en effet, ſi mon bon génie, ou plutôt celui de la liberté, n'eut fait entrer à l'inſtant le Seigneur Pacha. Il tenoit à la main un plat d'or. » Eh bien ! me dit-il avec un ſourire perfide, eſt-ce fini ? puis-je porter à ma belle Georgienne?» » Vous ne lui porterez rien, m'écriai je avec fureur ! faites retirer ces aſſaſſins qui feignent de ne pas entendre le français ! -- Ce ne ſont point des aſſaſſins, reprend l'hypocrite Pacha, ils veulent te mettre en état .... -- Ouï ils veulent me mettre dans un bel état ! Faites-les retirer, vous dis-je ! *Sans-Souci* ne veut ni d'eux, ni de leur miniſtère. -- Mais ſi tu veux remplir la place qui te flattoit tant hier, il faut bien en acheter les douceurs par un petit ſacrifice. -- Qu'appelez-vous un petit ſacrifice ? . . . . -- Tu ne t'en porteras que mieux ; Buonaparte l'a dit dans ſes proclamations : *l'air de ce pays eſt excellent pour les bleſſures.* -- Que Buonaparte dise & faſſe ce qu'il lui plaira ! allez l'opérer, s'il y conſent ; pour *Sans-Souçi*, vous lui arracherez plutôt la vie. -- Un Miſſionnaire de l'inſtitut être à ce point esclave de ſes ſens ! Tu ne ſais donc pas que Xénocrate, un républicain, un Grec, un philoſophe de l'antiquité, ſe fit lui-même cette opération avec courage, pour s'affranchir, en homme libre, du joug humiliant de ſes paſſions ! -- Il n'y a ni Xéno-

crate, ni Démocrate qui tienne; la philoſophie, la Grèce, la liberté, la république & l'Inſtitut, auront beau dire, *Sans-Souci* prétend conſerver ce que la nature lui a donné, dût-on l'appeler charnel, eſclave, & ennemi de la philoſophie & de l'Inſtitut, -- Tu ne veux donc plus revoir les belles de mon Sérail. -- J'ai trop chèrement payé le droit d'entrer dans vos mosquées. -- Quand on veut des droits & des priviléges, il faut en tout pays ſavoir les acheter. Les Directeurs n'ont pas donné gratis les droits de l'homme à la France. -- A d'autres! encore quelques droits pareils, & il ne resteroit plus rien du malheureux *Sans-Souci*. Quel peuple! quelles horribles inſtitutions! Ah! mon cher *Sans-Quartier* ces hommes-là ne ſont point mûrs pour la liberté. Enfin je m'échappe de leurs mains homicides, & me voilà ſous le nom & les habits d'un pélerin Turc, courant les champs, cherchant à travers les déſerts quelque détachement de notre armée, exhibant aux incrédules les preuves de ma nouvelle religion, & maudiſſant de toute mon ame les brigands qui envoient des hommes libres en Arabie pour y mourir, pour y être esclaves, y recevoir les étrivières, ou s'y faire mutiler. Mais que dis-tu de cette tendre Georgienne qui la veille me regardoit avec des yeux ſi doux, & le lendemain attendoit avec impatience. .... hom! la malheureuſe!... Fanchon m'a joué plus d'une pièce, mais ſon cœur eſt incapable de cette noire perfidie. -- A propos de Fanchon ne vas pas lui raconter ma double aventure, & lui dire ce que je ſuis, ni ce que j'ai manqué d'être. Elle a déjà bien rabattu de ſon civisme & de ſon admiration pour les héros de la grande nation. Comme elle ſe moqueroit du pauvre *Sans-Souci* et de ſes camarades! ces femmes ſont ſi railleuses, ſi indiscretes! qu'une ſeule ſache une nouvelle de ce genre, et toute la France ſera dans le ſecret.

Qui voudroit venir nous rejoindre & fraterniſer avec les Arabes, ſi on ſavoit comme nous en ſommes traités! Si le Directoire a beſoin de l'erreur du peu-

ple, elle nous eſt encore plus néceſſaire qu'à lui. Ne dis donc à perſonne qu'il y a près d'un mois que nous n'avons mangé de pain dans la diviſion que j'ai enfin eu le bonheur de rencontrer, que nous ſommes ſans cavalerie, que celle de l'ennemi nous harcèle ſans ceſſe & ne nous laiſſe aucun refuge, que les trois quarts des Francais qui ont débarqué dans ce maudit pays ont péri miſérablement, que l'autre quart eſt éparpillé, épuiſé par les fatigues, les maladies & le beſoin, qu'il ne vit que de ce qu'il enlève aux Arabes à la pointe de l'épée, que toute communication entre les diviſions de l'armée eſt interrompue depuis long-temps, que les habitans ſont pleinement déſabuſés ſur notre prétendu mahométiſme, ſur nos liaiſons d'amitié avec le Grand-Seigneur, qu'une armée formidable de Turcs eſt en ce moment à nos trouſſes, que Berthier n'a pas trouvé la place tenable & a diſparu, que le fils du Directeur Merlin ſe plaint très-amèrement que ſon père, nouveau Brutus, l'ait ſacrifié à ſon ambition, qu'il y a cinq ſemaines que nous n'avons entendu parler ici de Buonaparte. Si depuis quelques mois vous n'avez pas non plus de ſes nouvelles en France, reſſuſcitez ſes vieux ordres. Le peuple lit tout, ſans examiner les dates; dites qu'il eſt ſans doute occupé à viſiter des ruines, des colonnes, des pyramides, des momies, qu'il fait des obſervations utiles & ſavantes, qu'il recueille des matériaux pour l'hiſtoire & la poſtérité, qu'il ſe fait inſtruire par les prêtres de Mahomet. Si des lettres particulières atteſtent que nous ſommes ſans vivres, ſans argent & ſans chevaux, qu'on répète aux badauds les contes d'ânes, de moulins & de louis d'or, qui ont déjà fait fortune. Eh! qui peut douter qu'avec des chimiſtes & des membres de l'Inſtitut, on puiſſe jamais manquer d'or, de machines & d'ânes? Aſſurez que ces derniers ſont ſi communs à l'armée d'Orient, que Buonaparte a fait avec les ſavans qui l'entourent un règlement exprès ſur la police des ânes. Si vous apprennez que nous ſommes pluſieurs jours ſans eau,

dites qu'au moins nous ne manquons pas de bidons, & que nous avons chacun le nôtre. On vous dira peut-être qu'il y a bien long-temps que nous avons oublié le goût du vin & de l'eau de vie ; répondez que nous préférons le café sans sucre. Si vous ne pouvez dissimuler que les Arabes surprennent & assassinnent des divisions entières de l'armée ; dites qu'on les a vengées en prenant aux Arabes deux fois autant de moutons qu'ils ont immolé de Francais. Si l'on vous annonce qu'il n'est guère de jour où l'on n'envoie au Grand-Seigneur quelques têtes des plus notables de nos chefs, attestez, sur la foi de l'Institut, que l'air de l'Egypte est excellent pour les blessures. Forgez au besoin des victoires & des traités, taillez des carmagnoles ; le bon peuple prendra tous vos contes bleus pour de l'argent comptant ; mais pour dieu, qu'on nous envoie une autre armée pour nous tirer d'ici! Qu'elle vienne en ballon, sur des radeaux, à la nage ou sous l'eau, n'importe : mais qu'elle arrive! Pour que le récit d'une action malheureuse ne décourage point les esprits, qu'on ne parle, d'après la méthode accoutumée, que des ennemis qui ont mordu la poussière. Si le peuple demande combien les Francais ont perdu de monde, répondez avec attendrissement qu'ils ont à pleurer un pouce foulé, ou dites avec emphase que les républicains ne comptent que les morts de leurs ennemis. Sans cette heureuse tactique auroit-on trouvé beaucoup de soldats pour aller se faire tuer dans cette Vendée qu'on détruisoit tous les jours? Ce n'est que long-temps après l'avoir pacifiée, que Hoche a déclaré que sur 550 mille hommes qui y avoient péri, 500 mille y avoient été envoyés par la république, & qu'ainsi les Vendéens n'y ont pas perdu le dixième du monde que la Convention y a sacrifié, même en comptant les vieillards, les femmes & les enfans qui ont été noyés, brûlés, fusillés, sabrés, guillotinés, ou coupés en morceaux. Il faut bien en imposer au peuple par un peu de charlatanisme, pour en obtenir des hommes & de

l'argent. Il n'eſt que trop porté à s'ennuyer d'un jeu auquel on le force de mettre à chaque inſtant, quoiqu'on lui diſe qu'il y gagne ſans ceſſe.

Ainſi, quand vous apprendrez que beaucoup de nos camarades ont perdu les yeux à la ſuite d'inflammations, dites qu'ils y voient encore plus clair que bien des Francais. Quand on vous racontera que la diarrhée & la dyſſenterie enlèvent chaque jour nos malheureux frères d'armes par centaines, dites qu'en revanche il n'eſt mort que trente fiévreux en ſix ſemaines. Si l'on ſe plaint de ce que faute d'hôpitaux & de médicamens nous ſommes obligés de laiſſer expirer nos bleſſés ſur le champ de bataille, ou de les achever nous mêmes, répondez qu'ils meurent ſans mourir, puiſque Buonaparte les fait revivre ſur ſa colonne des immortels. Vous ſerez ſans doute informés avant peu que nous avons été chaſſés d'une grande ville où nous avions établi un Inſtitut, dites à ceux que ce contre-temps arrêteroit, que nous en bâtiſſons une autre qui, comme Alexandrie, Céſarée, Conſtantinople & Rome, tirera ſon nom d'un héros; qu'on y voit déjà les fondemens de 5 petites maiſons & d'une académie; qu'elle s'appellera...... attends! que je m'en ſouvienne : n'importe! il y a du *pole* & du *Buonaparte* dans ſon nom. On objectera ſans doute que nous n'avons pas de femmes pour la peupler, répondez que les compagnons de Romulus n'en avoient pas non plus, & que de bons républicains ne peuvent manquer de rien, tant que leurs voiſins ont quelque choſe. A quel vil métier pourtant ces coquins-là réduiſent-ils de braves gens! Et nous appelons brigands ceux qu'ils nous forcent à combattre!....... Enfin nous ſommes dans l'abyme; ils nous y ont plongé, & s'il eſt vrai qu'ils ont la volonté de nous en tirer, il faut bien les ſeconder en parlant cmm eux.

On prétendra sans doute que c'eſt bien aſſez d'avoir ſacrifié 30 mille hommes, douze vaiſſeaux de ligne & cent millions en numéraire, pour aller jeter en

Egypte les fondemens d'une ville qui ne sera jamais habitée, tandis que nos plus riches cités sont désertes, que Bédouin est encore sous les cendres & Lyon sous les décombres; répondez que cent millions ne sont rien, même pour le peuple le plus misérable, quand ses représentans sont généreux; qu'il ne faut qu'un décret de quatre lignes, comme celui de la Conscription, pour former une armée dix fois plus nombreuse; que ceux-là morts, la France en produira de nouveaux. Quant à notre marine, la perte est sans doute plus difficile à réparer. Mais ne peut-on persuader aux badauds que s'ils font le sacrifice d'une des galliotes de Saint-Cloud, & que chaque ville un peu considérable se montre aussi généreuse, la France pourra bientôt mettre en mer 300 vaisseaux de ligne. Si des Royalistes prétendent qu'une galliote ne vaut pas un vaisseau de roi, répondez à ces avilisseurs par l'agréable plaisanterie de Buonaparte..... » que les » galans & les maris de Paris se mettent à contri- » bution; que ceux-ci fassent au Directoire les » avances du bois, ceux-là les avances de la main- » d'œuvre; toute la France s'empressera de lui fournir » la corde; & nulle puissance n'aura eu une marine » aussi formidable. » Buonaparte pour sa part se sent en état de fournir la matière d'un vaisseau de 74.

Tu vois que nous cherchons encore à nous égayer, que nous sommes toujours Français; mais si nous rions, c'est comme à Paris, du bout des lèvres. Notre position n'est nullement plaisante. Il nous est bien démontré qu'à moins d'un miracle aucun de nous ne reverra la France, n'embrassera sa famille & ses amis, que nous périrons jusqu'au dernier dans ce maudit pays par la famine, les maladies, la peste, ou la main des Arabes. Quel horrible avenir ! Si les Directeurs vouloient sacrifier Buonaparte à leurs terreurs & à leur ambition, ne pouvoient-ils le faire guillotiner comme tant d'autres généraux, le faire empoisonner comme Hoche, le déporter comme Pichegru, le destituer, ou l'éloigner avec une ambassade, sans nous perdre avec lui ? Qu'il est humiliant, qu'il est affreux d'être ainsi envoyé à la boucherie, comme un troupeau de moutons! Oh ! si j'étois ainsi que toi à Paris, comme j'aurois bientôt fait justice de ces maîtres ingrats ! Il faut, disent-ils, sacrifier la génération actuelle à

la génération future ; mais si toute la jeunesse périt, où prendront-ils cette génération future à laquelle ils s'empressent de nous immoler ? Ils lui promettent le bonheur comme ils nous le promettoient avant de régner. Je crois que le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, c'est de ne pas voir le jour. Quant à moi je voudrois qu'il m'en eût coûté la jambe que tu regrettes, & n'être pas né du temps de ces coquins de révolutionnaires. Il paroît par ta lettre que nos camarades ne sont guère plus heureux que nous. Sans doute on leur fait de beaux contes sur notre bonheur, nos richesses & nos succès. N'a-t-on pas eu l'impudence de vouloir nous persuader que le Grand-Turc & l'Empereur de Russie étoient conduits pieds & poings liés à Paris, que l'Irlande & l'Angleterre étoient révolutionnées, qu'Humbert étoit entré triomphant dans Londres, qu'il y avoit fait toute la marine anglaise prisonnière, qu'au premier beau temps il devoit venir à notre secours avec son armée victorieuse, & remettre entre les mains de Buonaparte, commandant de l'avant-garde de l'armée d'Angleterre, tous les aristocrates d'Albion avec Pitt & le roi George, qui travailleront de leurs mains à la ville de *Buonaparte-pole*. D'autres disent que ce sont tous les mécontens de France, tous les ennemis du Directoire, qu'on doit nous envoyer. Cà feroit, je crois, une belle armée ! Si nous la voyons jamais débarquer sur les côtes d'Egypte, nous pouvons nous regarder comme sauvés. Ah ! plutôt si vous pouviez nous expédier un jour les brigands qui se gorgent de l'or & du sang des malheureux Français ! comme nous les accueillerions! comme nous leur ferions les honneurs du pays ! Je me charge de placer le bossu sur sa bonne mine, sans qu'il soit besoin d'opération préparatoire. Mais il paroît qu'on ne s'occupe pas plus à Paris de les frapper que de nous sauver. C'est comme lorsque j'y étois ; chacun cherche à s'étourdir sur l'étendue & la cause de ses souffrances, sur la honte de ses fers. Le malheureux vend son dernier habit en soupirant ; le jeune homme cède à la crainte & aux menaces, & part pour l'armée en espérant comme nous qu'il en pourra revenir ; l'enfant ne sent pas encore ses maux ; le vieillard craint d'aggraver les siens ; (les années donnent de la prudence & de la circonspection) les élégantes tâchent de retrouver leur compte en mettant une juppe de moins & en supprimant leur fichu ; les militaires blessés murmurent, mais on se rit de leurs plaintes ; on a grand soin de ne leur donner de congé, que lorsqu'ils ne sont plus dangereux ; les morts sont encore moins à craindre ; un de ces philosophes l'a dit : » il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Les agioteurs spéculent sur les dépouilles des morts ; les Députés, les Directeurs & leurs femmes dansent & s'enivrent sur leurs cadavres.... Voilà sans doute quelle est encore la vie de

la moitié de Paris. Le bon peuple à gouverner ! comment s'étonner que les Conventionnels y prennent goût & reçoivent si brutalement les nouveaux élus ! Mais crois-tu qu'ils soient aussi tranquilles, aussi heureux qu'ils le paroissent ? Quoi ! ils ne craignent pas qu'un jour les Français ne s'entendent & ne se réunissent aux braves qui demanderont compte à ces misérables de l'argent qu'ils ont volé, du sang qu'ils ont bu, des lois qu'ils ont audacieusement violées ? Quant à moi je ne puis croire le Français assez vil pour supporter long-temps une aussi humiliante tyrannie. Non, ces coquins-là ne sont pas tranquilles ; non, les lâches ne peuvent être heureux. A ce compte mon Pacha vouloit donc mon bonheur ? Cependant quand j'entends faire le récit des richesses, des plaisirs, des fêtes & des parties des Députés & de leurs lâches suppôts, je suis tenté de dire que ce n'est pas seulement en Arabie qu'il faut cesser d'être homme pour ne manquer de rien.... Mais j'entends crier mon estomac à jeûn. On vient de sonner la charge pour aller aux vivres. Malheur à l'Arabe qui a des provisions, quand Sans-Souci n'a pas dîné ! Je me rends à mon poste & vais à la découverte. Si j'en reviens, ce sera la cinq cent trente-huitième fois que je l'aurai échappé. Je t'annoncerai dans un post scriptum ce nouveau succès ; si je succombe, s'il n'y a pas de post-scriptum à ma lettre, donne une larme au malheureux Sans-Souci. Que mes amis mêlent mon nom à celui de tant de milliers de braves qui valoient mieux que moi, & qui ont été aussi indignement sacrifiés. Peut-être viendra-t-il un jour où vous pourrez nous venger & punir nos communs oppresseurs ! C'est mon dernier espoir, c'est celui de tous les braves de l'armée d'Orient. C'est dans cette confiance que nous crions encore : VIVE LA RÉPUBLIQUE.